

EMMÈNE-MOI AU THÉÂTRE OU PATINER AU CARRÉ ST-LOUIS



HUGUETTE LOUBERT

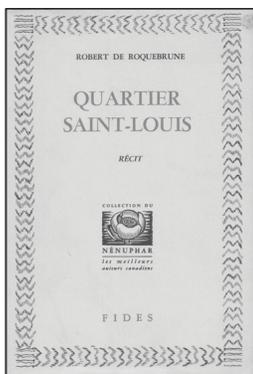
VICE-PRÉSIDENTE DU CA ET DIRECTRICE DU
CENTRE DE DOCUMENTATION

Le Centre renferme une belle collection de biographies de gens nés ou ayant vécu sur le Plateau au cours du dernier siècle. Parmi celles-ci, je vous présente quelques extraits illustrant leurs souvenirs d'enfance au temps des Fêtes.

ROBERT DE ROQUEBRUNE

TOUT D'ABORD, retrouvons-nous au début des années 1900 près du Carré Saint-Louis, avec **Robert de Roquebrune**, dans *Quartier Saint-Louis*, qui se remémore :

« Chaque hiver à l'approche de Noël et du Jour de l'an, ma mère était préoccupée par les cadeaux. On ne me donnait pas de cadeaux utiles, comme un costume neuf, des souliers ou des mouchoirs. Mais le cycle des patins, des traînes sauvages pour aller glisser à la montagne était épuisé car je n'allais plus à la patinoire et j'avais déserté les pentes de la montagne. Les livres avaient été longtemps d'un grand secours et on m'avait offert tous les Jules Verne et tous les Dickens, les Fenimore Cooper et les Gustave Aymard. À ma mère qui me demandait ce dont j'aurais envie, je répondis : Emmène-moi au théâtre! Après en avoir discuté avec mon père, on me trouva un spectacle, La fille de Roland de Henri de Bornier. Je nageais dans la joie. Aller au théâtre et seul avec ma mère! »



THÉRÈSE CASGRAIN

AU COURS de ces mêmes années, **Thérèse Forget-Casgrain**, née en 1896 rue Sherbrooke, coin Berri, raconte (dans *Thérèse Casgrain, la gauchiste en collier de perles* de Nicolle Forget) :

« Dans les beaux quartiers de Montréal à cette époque, l'après-midi après la sieste, de jolis équipages avec laquais en livrée amenaient en promenade les enfants des bourgeois, accompagnés de la gouvernante. Dès le printemps, on attelait Tom et Jerry, les poneys que Rodolphe Forget [son père] avait achetés pour les enfants. L'hiver, les chevaux remplaçaient les poneys. Enfouis sous d'épaisses couvertures de fourrure et habillés de chauds vêtements, Thérèse et ses frères se calaient dans le traîneau qui glissait sur la neige et filait vers la montagne entre les amoncellements de neige. Il y avait une glissoire, sur le Mont-Royal, et les toboggans en descendaient à une vitesse folle. De Noël jusqu'à la mi-mars les grandes artères s'emplissaient du martèlement des chevaux sur la neige, du son des grelots et des rires des belles élégantes.

« La veille de Noël, on installait l'arbre, mais ce n'est qu'au réveil que les enfants le voyaient, décoré de centaines de bougies que l'on allumait alors, gardant tout près un seau d'eau. Les bas suspendus à la cheminée du grand salon étaient remplis et les enfants pouvaient en regarder le contenu avant le déjeuner pris exceptionnellement dans la petite salle à manger, avec leurs parents. »

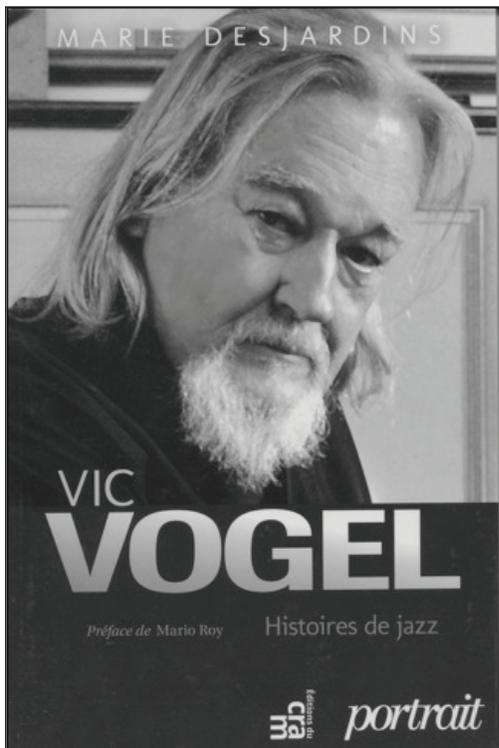
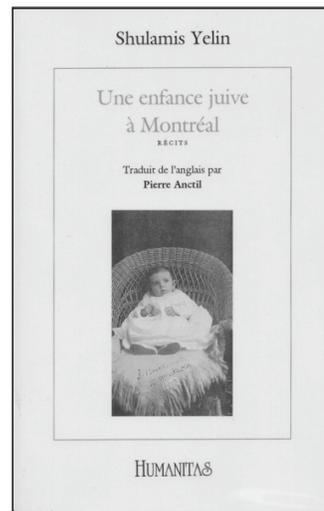


SHULAMIS YELIN

CERTAINS QUARTIERS du Plateau ont accueilli de nombreux immigrants. **Shulamis Yelin**, née en 1913 de parents russes juifs, se raconte dans *Une enfance juive à Montréal* (traduction de Pierre Anctil). Elle habite alors rue Coloniale, près de la rue Prince-Arthur, vers 1923 :

« Les célébrations de Hanouka, la fête de la lumière, étaient passées. Les cris de plaisirs qui avaient retenti lorsque les membres de la famille et les amis s'étaient rencontrés étaient toujours présents à mon esprit. Ma bouche avait encore en mémoire le goût des crêpes fines et bouillantes qui regorgeaient de graisse d'oie et d'un miel ambré fondant... Je me mis à courir vers l'école Strathearn [école protestante], rue Prince-Arthur. Noël n'était qu'à deux semaines d'intervalle, et les

fenêtres des classes étaient revêtues de cloches rouges et vertes, de pères Noël et de scènes d'hiver. Les élèves confectionnaient de petits calendriers, et pour leurs parents, des présents de Noël. « Si au moins, nous pouvions prendre part à la fête de Noël » se plaignait Sarah : « C'est si joli un arbre de Noël ». Mademoiselle Cranshaw avait disposé une crèche sur une petite table au devant de la pièce. Elle était faite de carton et était peinte en rouge et vert, avec des brins de neige blanche comme toile de fond. Au milieu trônait un petit berceau avec l'enfant Jésus... Nous attendions impatiemment la venue des vacances d'hiver, quand nous serions libres de notre temps pendant dix jours et pourrions jouer à l'extérieur, et aller patiner et glisser au Carré St-Louis... »



VIC VOGEL

ÉCOUTONS maintenant les souvenirs de Noël bien particuliers de **Vic Vogel** vers 1940 (*Vic Vogel. Histoires de jazz*, Marie Desjardins). Il vivait alors rue de Bullion, près de l'avenue des Pins. Son père Mathias, violoniste hongrois d'origine tzigane, avait émigré en 1920 :

« Un Noël, son père revint à la maison avec un cadeau pour toute la famille : un volumineux poste de radio à ondes courtes, en acajou, avec un œil au milieu. Un Sparton. Pour les enfants, cette chose parlante était un engin fascinant, devant lequel ils restaient figés, éblouis. Ce même Noël, Viktor reçut un petit coffre à outils et un sac rempli de clous. Il aimait créer, construire. Mais quoi bâtir dans un logement calfeutré? L'inspiration se manifesta, exaltante : les deux garçons plantèrent tous les clous dans le poste de radio. C'était esthétique, réussi même. Le Sparton s'était métamorphosé en œuvre d'art. Mathias admira la chose et complimenta. Puis il ajouta: Maintenant je vais vous montrer comment enlever les clous sans abimer le poste. Il utilisa un petit levier en carton glissé sous la tête de chaque clou avec précaution. La restauration prit toute une journée sans aucune réprimande frustrante... »

Les livres suggérés dans la présente chronique sont disponibles pour consultation au Centre de documentation de la Société d'histoire du Plateau, 4450, rue Saint-Hubert, local 323. Tél. : 514 563-0623. Horaire : les mardis de 10 h à 16 h 30 ou sur rendez-vous. Fermé pour le temps des Fêtes, les mardis 23 et 30 décembre 2014.